

MAUVAISE DONNE

Richard se réveilla avec des fourmis dans les doigts. Six heures trente, il avait peu dormi, son foie n'ayant que très modérément apprécié l'infâme tequila qu'il avait ingurgitée la veille. Il avait fêté ses trente ans dans un bar minable de la ville, entouré de quelques collègues de travail et de deux ou trois filles qu'il connaissait à peine. La seule chose dont il se souvenait, c'est d'une blonde maquillée à outrance qui l'avait suivi dans sa beuverie sans montrer le moindre signe de défaillance. La parfaite égalité des sexes, pensa-t-il en ricanant. Le radio réveil se mit tout à coup en branle et Claude François d'une voix tonitruante brisa le silence, ventant à qui voulait l'entendre, les vertus d'Alexandrie et d'Alexandra. Il était grand temps pour Richard de se lever et d'effectuer toute une suite de gestes dans un ordre immuable, son unique garantie pour ne point être en retard et éviter les emmerdes. Suite à un hurlement sporadique, en croisant son reflet dans la glace, il se traîna jusqu'à la salle de bain. Sans l'aide de la magie, il était bien conscient que dix minutes n'allaient pas suffire à lui redonner figure humaine. Donc, douze minutes plus tard, il s'attablait et plongeait la tête dans une bassine de café. La radio continuait de vociférer et certainement par souci d'éclectisme, diffusait un air très connu d'opéra. Richard en ignorait le nom et le compositeur, mais il se prit à fredonner la mélodie pour le moins entraînante et au bout d'une minute, il s'aperçut qu'il chantait à tue-tête avec de surcroît, un certain lyrisme. Et soudain, alors que l'ensemble

symphonique attaquait avec furie, un crescendo fort ambitieux, il s'entendit débiter à un rythme effréné : Si, Si bémol, Do, Do, La, Ré, Sol dièse, Fa, Mi...

Il en tomba sa tartine dans le bol XXL qui ne manqua pas de l'éclabousser copieusement.

« C'est quoi ce bordel ? pensa-t-il à haute voix. Qu'est-ce que je chante ? C'est quoi ces notes ? »

Il fut d'autant plus surpris que ses derniers cours de musiques dataient de la sixième, quelques effluves de pipeau, du style « à la claire fontaine ». Ce qui ne faisait pas de lui, force est de le constater, un mélomane averti ni un grand musicien. Cet intermède musical lui coupa l'appétit. Il changea de tee-shirt et décida de se rendre au boulot, à pied. Il était en avance et il pourrait peut-être y voir plus clair, chemin faisant.

La matinée s'écoula dans la plus grande monotonie. Son emploi consistait à écarter les produits défectueux en fin de chaîne de conditionnement afin qu'ils ne se retrouvent pas à la vente dans les rayons de la grande distribution. Un métier éminemment passionnant, il faut l'avouer, mais qui correspondait assez à son côté taciturne, aussi n'avait-il jamais cherché à changer d'emploi. À quatorze heures, au terme de sa corvée quotidienne, Richard avait presque oublié l'épisode insolite du matin. Il s'était convaincu sans trop de mal que l'alcool était le seul et unique responsable de sa toquade naissante. Aussi, lorsque sur le chemin du retour, il constata qu'il était planté devant un magasin de musique depuis un bon quart d'heure, il tressaillit. Une envie irrépressible d'entrer dans la boutique semblait lui malaxer le cerveau afin de contempler d'un peu plus près les instruments. Il sentait qu'il n'était plus lui-même, mais il n'eut cependant pas la force de renoncer. Au bout de deux minutes, il était installé devant un magnifique piano à queue de marque allemande, comme on n'en voit plus guère que dans les salles de concert. Richard feuilletait distraitement la partition posée sur le pupitre, lorsque le vendeur se matérialisa comme

par miracle pour lui signifier, au cas où la lecture lui fut inconnue, qu'il ne fallait pas toucher aux instruments. Et certainement pas à un Bösend..., à un piano coûtant aussi cher qu'une maison en banlieue. Richard le pria de s'écarter d'un geste méprisant, ne suscitant aucune controverse. Il s'attaqua immédiatement à la partition, du Mozart. Ses doigts couraient sur les touches avec une telle aisance, une telle légèreté que le vendeur récalcitrant en resta bouche bée. L'interprétation de l'œuvre dura une quinzaine de minutes et lorsque les dernières notes retentirent, Richard était en sueur et les quelques clients qui s'étaient agglutinés autour de lui, applaudirent à tout rompre. Le vendeur, un homme d'une soixantaine d'années d'allure fort respectable, avait les larmes aux yeux. Sentant qu'il passait à côté de quelque chose, il tenta :

« Excusez-moi maître pour tout à l'heure, hoqueta-t-il, je ne vous avais pas reconnu. J'espère que je ne vous ai pas offensé ? C'est un honneur pour moi... »

Alors qu'il insistait pour obtenir un autographe, Richard sortit soudain de sa transe en se demandant ce qu'il foutait là. Il quitta la boutique au pas de course avec une seule idée en tête : Se réfugier chez lui ou ailleurs, enfin n'importe où, pourvu que cesse cette tragi-comédie pathético-musicale. Le vendeur ayant retrouvé les jambes de ses vingt ans le poursuivit jusqu'au coin de la rue, mais il était déjà loin. À son grand regret, il ne le revit jamais.

Le même jour à quelque 8500 kilomètres de là, Dolores regardait avec un certain abattement par l'immense baie vitrée de son bureau. Une pluie dégoulinante de crasse rendait le paysage lugubre, un décor de science-fiction après un cataclysme. Il faut avouer que la lagune de Maracaibo n'avait plus rien d'affriolant, même par grand soleil. Des cheminées recrachant jour et nuit des fumées putrides, des entrepôts, des pétroliers exécutant un balai sans fin près des immenses docks et surtout et malgré cela, la misère omniprésente. Elle avait quitté

son petit village près de Mérida pour venir travailler à la ville, méprisant majestueusement les conseils de ses parents qui lui affirmaient qu'elle n'y trouverait pas grand-chose et sûrement pas le bonheur qu'elle escomptait.

« Comme ils avaient raison », fit-elle, réprimant un sanglot.

Et pourtant, avait-elle le droit de se plaindre ? Du haut de ses 1m78, elle était plutôt jolie, elle avait un travail et un toit pour dormir, une misérable bicoque, certes, mais un toit quand même. On l'avait engagé dès son arrivée, sous le qualificatif pompeux de « secrétaire de direction, polyvalente ». En réalité, elle était une sorte de bonne à tout faire. Elle tapait le courrier, répondait au téléphone, préparait et servait des litres de café et nettoyait les chiottes, sans aucun état d'âme. Son patron s'étant absenté pour la journée, elle avait séquestré l'aspirateur dans le placard et comptait profiter pleinement de l'aubaine qui lui était offerte pour buller et bouquiner. Elle n'avait plus le temps de lire, et elle le regrettait. Mais soudain vers dix heures, lâchant son livre, elle avait bondi de son fauteuil pour flanquer un grand coup de pied dans la poubelle, qu'elle avait envoyée valdinguer contre le mur. Malgré une douleur lancinante au niveau du gros orteil, elle était plutôt satisfaite et récidiva aussi sec. Après une prise d'élan de quelques pas, elle shoota dans un pot de fleurs en plastique qui explosa littéralement lorsqu'il rencontra bien à contrecœur, le massif photocopieur qui trônait dans l'entrée. Dolorès qui aurait dû se tordre de douleur se contenta simplement de hurler :

« Gooooaaaaaaallllll ! magnifique lucarne. »

Elle se signa, sauta en l'air, avant d'effectuer une acrobatique roulade sur la moquette.

Lorsqu'elle se ressaisit, les joues en feu et hors d'haleine, elle décida de rentrer chez elle, et sans attendre.

À cela, peu de choses à rajouter si ce n'est que chemin faisant, elle piqua un ballon à des mômes qui jouaient contre un mur et qu'elle prit un malin plaisir à dribbler tous les passants qui remontaient la grande artère. Et enfin, sans la présence

opportune d'une voisine et amie, Dolores se serait retrouvé les seins nus, afin d'effectuer le traditionnel échange de maillots avec un numéro onze exorbité qui passait par là et qui n'en demandait pas autant. De sa courte vie, Dolores ne s'était jamais intéressée au football et ne prêtait d'ailleurs, aucun intérêt au sport dans son ensemble. Malgré cela, en fin de soirée, elle avait exécuté un bon millier de jongles dont plus de la moitié de la tête. Alertée par des voisins rendus hystériques par le vacarme ininterrompu de la balle sur le carrelage, la police vint mettre un terme à son enthousiasme et pour son refus d'obtempérer, elle passa une nuit au poste agrémentée d'une amende forfaitaire cuisante.

La lune éblouissante illuminait avec majesté le sommet tout proche du Fuji-Yama. Kimiko âgée de six ans habitait avec son grand-père au pied de l'imposant volcan et sa vie coulait paisible dans l'insouciance légitime que confère l'enfance. Ses parents étaient morts dans un accident de voiture alors qu'elle n'avait que quelques jours et son grand-père, Yamatoshi San avait accepté avec abnégation d'élever la pauvre orpheline. Elle ne manquait ni d'affection ni de tendresse. Elle apportait la candeur et les rires, lui la sagesse d'une vie simple passée au grand air. Le seul reproche qu'on aurait pu lui faire, c'est que Kimiko n'usait que rarement les bancs de l'école, ce qui pourrait lui nuire plus tard. Mais dans l'immédiat, la fillette apprenait bien assez avec son grand-père. Elle lisait chaque signe que lui offrait la nature, faute de lire dans des livres trop compliqués.

« Tu auras bien le temps », répétait-il souvent en lui caressant la joue.

Elle connaissait sur le bout des doigts: les fleurs, les arbres, les oiseaux, les insectes, les petits rongeurs... et bien d'autres choses encore, ce dont Yamatoshi était très fier. En somme, ils étaient heureux.

Alors que le soleil avait du mal à se lever sur Maracaibo, ils étaient là, blottis l'un contre l'autre, le regard tourné vers le ciel,

attendant les premières étoiles. Le vieil homme pointait du doigt la plus brillante quand soudain comme animée par une force étrange, Kimiko s'exclama :

« Tu sais Toto (elle l'appelait Toto), on ne peut pas faire de portrait instantané de l'univers, car à l'échelle ultime, celui-ci n'est qu'un vaste fluide dont les galaxies sont un des éléments. »

Yamatoshi resta sans voix. Il la contemplait droit dans les yeux, la bouche ouverte, ne sachant trop quoi penser et encore moins que faire. Voyant qu'il n'avait rien compris, elle poursuivit :

« Eh oui ! Trépignait-elle, regarde ! La mécanique quantique par exemple. Si tu prends pour hypothèse que deux particules + et - restent en contact permanent quelle que soit leur distance, même si elles ne sont plus reliées causalement alors, plus aucune information ne se trouve dans l'obligation de voyager d'une particule à l'autre. C'est clair jusque-là non ? »

Le vieil homme était atterré. Il aurait encore mieux accueilli, une volée de bois verts ou un coup de poing dans les côtes. En un instant, il avait pris dix ans et surtout, il était terrifié à l'idée qu'un démon malveillant ait envoûté sa chère petite. Il la prit dans ses bras et la transporta jusqu'à sa chambre où elle discourut avec véhémence une grande partie de la nuit, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, elle tombe de sommeil. Yamatoshi s'est juré de ne plus regarder les étoiles avec sa petite fille, il ne veut pas d'explications et ne cherche pas à s'acoquiner avec la folie. Pourtant ! quoi de plus anodin que les transmutations nucléaires à l'intérieur d'une étoile naine. Surtout pour une enfant de six ans ?

En cette matinée, près de Nakuru, la chaleur était étouffante. Presque six mois qu'il n'avait pas plu en abondance, du moins suffisamment pour éviter la sempiternelle sécheresse. Pimbalé gardait ses quelques chèvres faméliques tout en scrutant la silhouette massive du mont Kenya où s'agglutinaient, semblait-il, quelques nuages.

« C'est sûrement pour demain », pensa-t-il en soupirant.

L'herbe commençait à se faire rare et il devait parcourir chaque jour de plus en plus de distance pour apaiser la faim de la dizaine de bêtes. Bientôt le point d'eau serait tari. Pimbalé ne se sentait point malheureux pour autant. Grand garçon de treize ans, on le surnommait « la Perche », il n'avait jamais connu la vie de nomade, ses parents ayant décidé de se sédentariser, bien avant sa naissance. Ils cultivaient avec peine et peu de rendement, une poignée de mauvais légumes. À cela s'ajoutaient quelques vaches décharnées et l'indispensable troupeau de chèvres qui leur donnait le lait. Le jeune garçon n'avait que très peu de contact avec le monde dit moderne, excepté la visite hebdomadaire du garde forestier, son ami Malumbo. Il somnolait à l'ombre d'un arbuste chétif lorsqu'il aperçut au loin, un nuage de poussière sur la piste cramoisie, et il fut prompt à reconnaître l'énorme 4X4 de son ami. Chaque semaine, il était l'attraction du petit village, car il ne manquait pas de ramener du sel, de la viande séchée et parfois même quelques friandises. Pimbalé se rappelait avoir goûté une fois, de petits carrés noirs qu'on appelait chocolat. Ne connaissant pas le sucre autre que le fructose, il avait trouvé cela plutôt mauvais. Il n'avait rien avoué à Malumbo, car celui-ci lui avait précisé qu'on en consommait des tonnes dans les pays riches. « Quelle drôle d'idée ! » avait-il pensé.

Le lourd véhicule stoppa sous le seul grand arbre où étaient regroupées les quelques cabanes, un magnifique engin dont Malumbo était très fier. Il avait été le premier à en être équipé, car sa zone de surveillance de la réserve couvrait plusieurs centaines de kilomètres. Malgré les interdictions gouvernementales, les braconniers étaient malheureusement très actifs et bien organisés. Son véhicule, ultra-équipé, lui permettait d'intervenir rapidement.

« Tu vas bien mon ami ? dit-il dès qu'il aperçut Pimbalé.

– Oh oui ! à part la pluie qui ne veut pas nous honorer.

- Ah ! ça va plus tarder maintenant, les éléphants l'ont senti venir. Regarde les nuages se regroupent au nord, c'est bon signe. »

Et il commença à décharger le véhicule.

Pimbalé regardait avec intérêt les nombreuses boites d'allumettes, lorsque l'envie lui prit de monter dans le 4X4. Sans se poser la moindre question, il s'installa au volant et d'un bref coup de clef mis le moteur en marche. Malumbo qui déposait une caisse eut juste le temps de tourner la tête pour voir son précieux engin qui s'éloignait rapidement.

« Mais qu'est-ce qu'y se passe, hurla-t-il horrifié.

— C'est Pimbalé ! répondirent les enfants, fort amusés par le spectacle proposé.

— Mais c'est pas possible ! c'est pas possible. »

Ce furent ses seules paroles et il partit à vive allure comme pour échapper à un de ces terribles sortilèges qu'évoquait parfois son grand-père pour qu'il se rende à l'école.

Pimbalé faisait vrombir la puissante machine et au mépris de tous les dangers, avalait les kilomètres. Il quitta la piste pour zigzaguer entre les arbustes, sauta des dunes et évita des ornières. Il se permit même un joli frein à main, lorsqu'épuisé, il décida de s'arrêter quelques minutes. Ayant repris son souffle et ivre de son nouveau pouvoir, il reprit le chemin du village pour montrer à Malumbo, l'étendue de son talent. Le paysage défilait à près de 150 km/h et les maisonnettes étaient en point de mire, lorsque Pimbalé terrifié se rendit compte qu'il était seul dans le véhicule. Lâchant le volant et les pédales, il poussa un hurlement, ouvrit la portière et s'extirpa d'un saut du cercueil roulant. Le 4x4, aussi seul qu'avait pu l'être Pimbalé, vint finir sa course dans le grand arbre, évitant de justesse Malumbo qui revenait au galop.

Pimbalé ayant chuté sur le sable, n'eut par chance, que quelques contusions et égratignures. L'engin, quant à lui, resterait longtemps encastré dans le gros tronc, car les crédits

se faisant aussi rares que la pluie, des mois passeraient avant que quiconque ne s'en préoccupe. Les parents de Pimbalé ont envoyé sans attendre, chercher le sorcier afin de chasser les mauvais esprits. Malumbo s'est retiré dans un coin du village et à l'abri des regards, a déversé un torrent de larmes. Au passage, il s'est empiffré de onze tablettes de chocolat, saluant comme il se doit, la fin tragique de son 4x4 et sa première crise de foie.

Si une personne à l'acuité visuelle exceptionnelle avait pu observer notre belle planète durant les dernières 24 heures, elle aurait pu comptabiliser 1237 autres cas, plus ou moins similaires, aux quatre rondeurs du globe. Oh ! rien de très grave ni de véritablement tragique, du moins dans l'immédiat. Juste de quoi occuper les médecins urgentistes et remplir le cabinet des psychiatres aux divans élimés par le séant des patients, toujours plus nombreux. Mais, on croise tellement de farfelus en liberté de nos jours que la différence, il faut le reconnaître, est bien insignifiante.

Beaucoup beaucoup plus loin, à un milliard d'années-lumière environ, en prenant par plusieurs raccourcis, un magnifique vieux barbu au teint hâlé, rentrant de vacances. Une petite escapade sans prétention qui avait duré environ vingt siècles. Mais, que représente 2000 ans lorsqu'on a l'éternité ? À cette époque, le barbu alors fatigué, mais tout aurolé de fierté face à sa création, avait décidé de prendre quelques jours de repos, après une violente altercation avec son fils qui n'en faisait qu'à sa tête. Il le rappela donc à ses côtés et laissa les clefs de la maison à quelques stagiaires qui s'ennuyaient ferme.

« Vous vous débrouillerez bien sans moi, avait-il déclaré. Je compte sur vous pour faire tourner la baraque et n'ayez crainte, je reviens dare-dare. »

Sur ce, il avait fui à toutes jambes sans emporter de bagages, il créerait les choses au fur et à mesure et selon ses besoins. Certaines mauvaises langues diaboliques prétendirent que dans

la précipitation, il aurait inventé la planche à voile avant de créer la mer. Mais, faisons fi de ces ragots, proférés par des jaloux et colportés par un troupeau d'imbéciles.

Bref, enfin de retour après ce court intermède, il ne pouvait que constater les dégâts avec une pointe de contrariété.

« Fort compliqué de déléguer ses pouvoirs » pensa-t-il.

La dernière idée en date de ses adjoints facétieux, avait été de distribuer à tort et à travers, des éclairs de génie, des dons extravagants, des potentialités improbables, des envies incontrôlées... à toute une tripotée de ses brebis qui n'avait rien demandé et qui ignorait qu'en faire.

« Mais enfin qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? Bande de rigolos.

— Mais rien votre suprémissime grandeur, avait rétorqué Moïse, le chef d'orchestre des joyeux drilles.

— Comment ça rien ? Un journaliste qui lit dans les pensées, un jeune homme qui parle aux animaux, une petite fille qui deviendra trois fois prix Nobel de physique, un Africain triple champion du monde de Formule 1, une jeune femme qui voit la nuit, une autre championne du monde de foot... et vous appelez ça rien ? Y'a rien qui cloche ?

— Ben ! On a juste voulu augmenter un peu leurs capacités, afin de les rendre un peu moins... insipides.

— Co...co...comment ça insipide ? Mes créations insipides ? Petits sagouins.

— Non, non, il voulait dire, afin de les rendre plus heureux, rajouta Jean, volant au secours de Moïse.

— Mais de quoi je me mêle ? Troupeau d'abrutis.

— Euh en fait, parfois ça a plutôt bien fonctionné, renchérit Mathieu. Je me souviens d'un petit gars de 4 ans, Andreus, je crois ? Non, Amadeus. Une vraie réussite, celui-là. On a eu juste à titiller un poil ses facultés déjà exceptionnelles.

— Et puis y'a eu aussi Einstein et l'italien, comment il s'appelait ?... Ah oui ! Bernardo da Vinci, continua François.

— Vous voulez dire Léonardo, je suppose, lança le chenu pour reprendre la main. Mais qu'est-ce que vous faites de cet octogénaire qui a passé cinquante minutes au fond de sa piscine sans respirer ? Ou bien de ce Kényan qui a couru le marathon en trente-deux minutes ? Et devant toutes les caméras de la planète...

— Bon ça va ! Pour une fois qu'on veut bien faire. De toute manière, on était à court d'idées alors, si ça ne vous dérange pas, nous allons continuer notre partie de bésigue. »

Face à tant d'incompétence, le vieillard au regard sévère, mais bon, fut pris d'une violente migraine. Il rédigea un petit mot à son fils qui passait ses journées à apprendre la magie grâce à une mallette de jeu qu'il avait découverte dans un tiroir. Le Potache était persuadé qu'il serait amusant de faire croire qu'il marchait sur l'eau.

« Ah, les enfants ! » (Soupir). Après avoir distillé quelques consignes, le vieillard toujours alerte décida aussi sec de prendre encore deux ou trois mille ans de congés.

Les hommes et leur petit monde pouvaient bien attendre.

Et puis c'est vrai qu'ils sont insipides ces homoncules !

Mauvaise donne @ 2023 Éric Marie. Tous droits réservés.